rouge, pour la faire bouillir. Par les lavages et les compresses répétés de cette décoction, ils lui sauvèrent les pieds et, probablement, la vie.

« Réduit à l'impossibilité de se tenir debout pour plusieurs mois, le Père congédia l'engagé de la Compagnie, qui s'offrait à l'assister, et s'installa avec les Cris, dans une tente de famille, à la place que ses infirmiers lui assignèrent, sur la peau de bête commune.

« Il n'était pas là depuis trois semaines, que la famine arriva. Les orignaux fuyaient, et les lièvres avaient déserté le pays. Pas une bouchée en réserve dans le camp. Les provisions, amenées de la pointe Carcajou et destinées à soutenir le Missionnaire pendant deux ans, y passèrent d'abord ; puis, tout ce qui pouvait se manger des peaux et des vêtements. Les plus faibles râlaient autour des foyers, que les plus résistants pouvaient à peine entretenir encore. Une femme en vint à l'extrémité. Le prêtre lui donna, de son grabat, l'absolution suprême et la prépara à paraître devant Dieu. Il n'avait guère la force d'articuler les prières plus que l'agonisante elle-même.

« — Père », dirent les Indiens, « quand elle sera morte nous permettras-tu de la manger ? »

« — Oui », répondit-il.

« En lui-même, il ne put se défendre de penser : « Aurai-je le courage d'en refuser ma part ! »

« Mais cette résolution de désespoir — que comprendront tous ceux qui ont eu faim — n'eut pas à s'accomplir. La Providence entendit les supplications de ses enfants. Le même jour, au moment où les derniers chasseurs, qui avaient pu s'avancer encore un peu dans le bois, se couchaient pour attendre la mort, ils entendirent une lointaine détonation. Ils rampèrent dans la direction, en tirant eux-mêmes des coups de fusil. Les hôtes invisibles de la forêt répondirent enfin et s'approchèrent. O bonheur ! C'était un groupe de Cris, qui venaient d'abattre quatre originaux. L'abondance embrassait la misère.

« — Le Père est avec nous ; il est malade ; il se meurt là-bas », dirent aussitôt les affamés !

Malgré ses 83 ans et ses infirmités, le R. P. Tissier conserve encore tout l'enthousiasme de sa jeunesse. Il vit au milieu des bois, dans sa Mission de Winterburn, parmi ses chers chrétiens. C'est là que j'eus le bonheur de le voir, plusieurs fois. Je me souviens de l'avoir surpris, l'an dernier, nettoyant un à un les grains de blé qui devaient faire les frais de son pauvre déjeuner. Il habite un modeste réduit, construit avec des arbres à peine équarris et mal fermé aux rigueurs des saisons. Sa petite chapelle est proprette et bien tenue ; c'est là, aux pieds de l'autel, qu'il renouvelle, chaque matin, les joies de sa jeunesse ; c'est là, devant la Vierge Immaculée, que, chaque soir, il récite son chapelet. Il emploie ses longues journées à visiter les fidèles, à couper du bois, à défricher sa terre, à ensemencer son champ... Il ne garde, du produit de ses travaux, que le strict nécessaire ; le reste va aux pauvres et au Scolasticat des Oblats de Marie Immaculée d'Edmonton. Le bon Père Tissier aime cette œuvre de jeunesse, où se préparent de jeunes Missionnaires ; et, en retour, il y est aimé et vénéré. Nous espérions avoir notre vétéran au milieu de nous, pour le 17 février, jour de son jubilé de vie religieuse ; mais, au moment d'aller à cette fête organisée en son honneur, il reçut la visite d'un de ses Indiens, qui avait besoin de son ministère, et, au lieu de la consolation de ses fêtes jubilaires, le Père choisit le devoir.

Tel est ce vaillant, cet humble apôtre de l'Ouest, notre aîné et notre modèle. Qu'il reste, au milieu de nous, de longues années encore : c'est notre plus cher désir !...

N'avais-je pas raison de parler d'abord en parabole ? Vous voyez, chers lecteurs, que — pour remplacer cet hiver apostolique, si rigoureux, si ardent, si tenace — il faudra bien des printemps, pleins de sève et de vitalité ! Pour faire le travail de pareils anciens Missionnaires, rompus à la peine, il faudra bien des jeunesses. Aidez-nous par vos prières, par vos secours, et en nous envoyant de nombreuses vocations !

Rodolphe Smit, *O. M. I.*

« — Le Père ! Allons vite le chercher et, avec lui, vos femmes, vos enfants, vos vieillards ! ».

« Les secours furent promptement portés à la rivière Bataille, et tous les faméliques conduits à même les dépouilles de la chasse.

« Remis sur pied, le Missionnaire put reprendre la raquette. Il arriva au fort Dunvegan, le Samedi Saint (1). »

* * *

En 1883, le R. P. Tissier dut chercher, à Saint-Boniface, le soulagement d'une infirmité horrible qu'il avait contractée en « poussant la traîne ». Il y fut quelque temps secrétaire de Mgr Taché, pendant la rebellion des métis, et revint à Saint-Albert, d'où il repartit, pour une année, au Lac Sainte-Anne. A son retour à Saint-Albert, il fut chargé des aumôneries, du ministère chez les blancs et les métis, enseigna la théologie, par *interim*, et commença à desservir la mission de la Prairie Assiniboine (aujourd'hui Winterburn).

Après cinq ans passés au Lac Labiche et dix-huit ans au Lac d'Oignon, le bon Père Tissier est de nouveau à sa chère Mission de Winterburn — à laquelle il consacre toutes ses forces et tout son cœur. Il y est entouré d'une vénération universelle, à cause de sa grande charité. Il n'a jamais voulu retourner en Europe.

Voici ce que nous dit à ce sujet le R. P. Henri Grandin, Provincial d'Alberta-Saskatchewan :

— « Dès que je fus nommé Vicaire des Missions, j'offris au R. P. Tissier de retourner en Lorraine pour y visiter les siens ; il y avait alors quarante ans qu'il ne les avait vus. Il refusa net en me disant : « Je ferai plus de bien aux miens, en travaillant dans mes Missions au salut des âmes et en me sacrifiant pour eux, qu'en leur rendant une visite, qui nécessiterait l'abandon de mes ouailles pour plus de six mois. »

---

(1) Cfr. *Aux Glaces Polaires — Indiens et Esquimaux*, par le R. P. Pierre Duchaussois, Lyon, 1921 : pp. 280-282.

XXII. — Un Pionnier de l'Évangile au Canada.

Savez-vous que je viens de rencontrer l'hiver ?... Pas l'hiver européen, avec ses pluies, ses brumes et son air morose.

J'ai rencontré l'hiver de l'Ouest canadien, l'hiver à la barbe givrée, au capuce de neige, à la bonne mine — ensoleillée d'un lumineux sourire.

J'ai rencontré l'hiver, l'hiver apostolique, légèrement voûté sous la charge des âmes qu'il apporte au Seigneur. Sur son front rayonnait la charité sacerdotale, et ses yeux étaient remplis d'espoir. Il m'apparaissait nimbé d'une gloire d'hosties blanches — immolées pendant plus de 50 ans. De cette auréole immaculée un hymne montait, comme un écho de l'autre monde ; les pains vivants chantaient la résurrection des âmes. Et je compris que c'était grand et beau d'avoir atteint l'hiver de la vie sacerdotale et religieuse, et que peut-être même je ferais bien de vous en parler.

Celui que je viens de vous décrire ainsi en parabole, n'est autre que le R. P. Christophe TISSIER, qui vient de célébrer son 60e anniversaire de vie religieuse. Je lui ai demandé de vous parler de lui et aimablement. Avec sa belle franchise, il me répondit :

— « Je le veux bien : non pas pour moi, mais pour la gloire de DIEU et pour le salut des âmes. »

Le bon Père se laissa interviewer, pendant une longue heure ; il me parla avec abondance et enthousiasme. Je compris une fois de plus, avec Louis Veuillot, que « le froid brûle » ; je m'étonnai de sentir vivre un éternel printemps au cœur de celui qui m'apparut d'abord comme un hiver fécond.

Le R. P. TISSIER est né, en 1839, à Loudrefing, dans le Diocèse de Metz. Il est très fier de son village de Lorraine, parce que jamais Luther n'y pénétra, — ce qui lui a valu son nom « fin de Luther »...

Je glane, parmi les souvenirs du bon Père, celui de sa pieuse mère, chrétienne d'une foi robuste et d'une exquise charité.

— « Elle trouva toujours sa plus douce consolation à secourir les pauvres et à partager généreusement avec eux le peu de biens que DIEU lui avait confiés. — Mais ce dont je lui serai toujours reconnaissant, c'est de m'avoir inspiré, dès mon enfance, un grand amour pour la Très Sainte Vierge, notre Mère du Ciel. — Mon père fut toujours un fier chrétien ; il m'apprit le respect de moi-même et des autres. »

Sous le coup peut-être d'une prédilection personnelle, je demande au bon Père si, de son temps, on aimait à cultiver la musique dans les collèges. Il me confia bien simplement que, dans sa jeunesse, il avait joui d'une belle voix et qu'il avait eu une vraie passion pour le « trombone à coulisse ». La nature ainsi prévint la grâce, qui devait faire du R. P. TISSIER le porte-voix de DIEU — le « *tuba* DEI », parmi les nations païennes du nord.

Après avoir passé par les petits séminaires de Fénétrange et de Pont-à-Mousson, le R. P. TISSIER vint étudier la philosophie à Nancy. Il garde du grand séminaire de cette ville le plus doux souvenir.

— « Mes professeurs », me dit-il, « étaient des savants et des saints. J'étais entouré d'une élite intellectuelle et morale : sur 45 élèves du cours de philosophie, 15 se firent religieux-missionnaires. »

C'est pendant son séjour qu grand séminaire que le Bon Père entendit l'appel divin.

— « Un jour », raconte-t-il, « après une promenade, j'allais rendre visite à Notre-Dame, dans la chapelle des RR. PP. Oblats, à Nancy. Il y avait là une belle image de la Vierge Immaculée, et j'aimais tant à m'agenouiller à ses pieds! — Après avoir prié un instant, je levai les yeux et lus ces paroles : « *Il m'a envoyé évangéliser les pauvres. — Les pauvres sont évangélisés.* » Je me sentis puissamment attiré vers cet idéal surnaturel ; un appel plus direct ne devait pas tarder. Peu de jours après, un de mes confrères me fit voir une image de la Vierge de

Nancy, j'y lus une esquisse historique sur la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée, je regardai l'image à plusieurs reprises, et il me sembla l'entendre parler très clairement : « *Je veux que tu sois mon Oblat !* » Et, dès ce jour, je le fus. A la fin de l'année scolaire, je frappai à la porte du noviciat... »

Le R. P. TISSIER termina ses études théologiques en France.

— « En ce temps-là », me dit le Père, « ma bonne mère fit une maladie très sérieuse ; et je fis vœu à la Très Sainte Vierge de demander mon obédience pour les missions les plus pénibles, si DIEU rendait la santé à celle que j'aimais tant. Mes prières furent exaucées, ma mère guérit, et le T. R. P. FABRE, alors Supérieur Général, me permit de tenir ma promesse. Mes vieux parents firent courageusement leur sacrifice, et je partis pour le grand Ouest canadien... Je me souviens que, pendant les jours passés en famille avant mon départ, un voisin demanda à mon vieux père quels seraient mes honoraires dans les diocèse de l'extrême nord. Le digne homme s'indigna : il ne pouvait être question d'argent pour une pareille mission. »

Le R. P. TISSIER arrive au Canada ; il y donne des leçons de chant aux Algonquins de la Rivière-du-Désert, puis il est maître d'école chez les Iroquois.

Enfin, il se rendit à Saint-Boniface, à l'Ile à la Crosse, au Grand Lac des Esclaves, au Lac Athabaska. Puis il reçut son obédience définitive pour les missions de Rivière la Paix. Il demeura seize ans dans cette région, dont l'étendue dépassait celle d'une France.

* * *

On lit, au chapitre XI — *Les Castors* — du livre « *Aux Glaces Polaires* », l'anecdote suivante sur l'un des voyages apostoliques du vénérable missionnaire :

« L'hiver 1870-1871 fut universellement rigoureux, en Amérique comme en Europe ; mais le froid éprouvé par les soldats de la guerre franco-prussienne eût encore

semblé un printemps, auprès de celui de notre Extrême-Nord. Quelques jours avant le 25 décembre 1870, le Père TISSIER, qui manquait de vin de messe depuis des semaines, voulut échapper à la douleur de passer la fête de Noël avec les sauvages, sans pouvoir leur célébrer les saints Mystères, et se mit en route pour prendre son approvisionnement bisannuel — laissé en panne, ainsi qu'il en arrivait presque toujours, sur un rivage de la rivière la Paix. Cette fois, c'était à 600 kilomètres en deçà de Dunvegan, résidence du Missionnaire, à la pointe Carcajou, que le convoi de ravitaillement avait rencontré les glaces et abandonné le transport.

« Deux chiens tiraient du collier le traîneau, que le Père poussait avec un bâton. Un employé de la Compagnie et son équipage allaient, du même pas, chercher les effets des commerçants, mêlés à ceux de la mission. Le voyage se fit en douze jours, sans incidents notables.

« En déblayant la *cache*, le compagnon du Missionnaire lui écrasa l'orteil, par mégarde, avec une pièce de bois. Le blessé eut à marcher, quand même, en poussant son traîneau chargé.

« Par malheur, une fausse glace se rencontra, formée sur la vieille, à la suite d'une vague de vent *chinook*, et céda sous le poids : les voyageurs tombèrent à l'eau. Les pieds du Père se gelèrent. Il restait trois jours de marche pour rejoindre le premier campement de Cris que l'on connût, au confluent de la rivière Bataille et de la rivière la Paix.

« Ces Indiens, bons catholiques, accueillirent cordialement le Missionnaire.

« L'orteil meurtri était bleu et la chair des autres commençait à se décomposer. Le Père voulut couper le tout ; mais les sauvages l'en empêchèrent.

« — Si tu fais cela avec nos mauvais couteaux, tu es un homme mort », lui dirent-ils. « Nous n'avons rien pour guérir la plaie qui en résulterait, et bientôt le poison monterait dans ton corps. Laisse-nous te soigner, comme nous l'entendrons. »

« Ce disant, ils détachaient la sous-écorce d'un sapin